Document généré le 7 juin 2025 04:33

XYZ. La revue de la nouvelle

À mi-mots

Lydie Nédélec

Numéro 81, printemps 2005

Nouvelliers bretons

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3354ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Nédélec, L. (2005). À mi-mots. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (81), 46–52.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À mi-mots

Lydie Nédélec

Paradoxalement, le statut d'écrivain reconnu après lequel il courait depuis deux décennies lui pesait depuis qu'il y était parvenu. Pire que du syndrome de la page blanche, il souffrait d'un mal incurable : un désintérêt intégral pour tout Salon du livre, un prodigieux ennui à disserter sur ses écrits, ou à participer à une séance de signature. Il obéissait aux injonctions de son éditeur comme un bagnard après son méfait était condamné à casser des cailloux. Lorsque son état empira, que son estomac s'ulcéra, que s'annonça une calvitie fulgurante, Max comprit qu'il lui fallait tout arrêter. Il avait quarante-cinq ans, et une vie à refaire.

Il tâtonna. Mais à la relecture de Defoe, il admit faire partie de la grande famille des Robinson, et se convainquit de l'existence de sa propre île déserte. Il en trouva les clefs chez un ami, propriétaire d'un minuscule îlot rocheux du sud de la Bretagne, à plus d'une heure de navigation du premier port, cerné par les courants, et abritant une maisonnette de granit et d'ardoises cachée sous les pins. Début septembre, débarrassé de tout portable et libre de tout engagement, Max appareillait vers son paradis. Un reste de prudence en vieille habitude, il n'ébruita pas son départ. Il se donnait un an, mais s'imaginait dans de terribles cauchemars revenir le trimestre suivant, en pleurnichant… Son écriture, il avait voulu la faire reconnaître. Il vivait aujourd'hui de la vente de son image. Et dans cette image, il ne se reconnaissait pas. Il partait se découvrir. La peur au ventre. Seul.

Les premiers temps se bousculèrent entre une euphorie béate et une angoisse lui tordant les entrailles. L'îlot ne se laissait pas apprivoiser. Inhabité depuis des lustres, il se défendait farouchement contre l'envahisseur. La porte, d'un bleu délavé, refusa de s'ouvrir. Une fois ouverte, de se refermer. Comme les fenêtres. La cheminée, qui abritait une famille de mouettes, continua de l'enfumer pour venger le départ des oiseaux. Une odeur écœurante de moisi et d'humidité palpable l'imprégna. Le découragement faisait

souvent place à ses rêves de naufragé volontaire, mais l'endroit restait magnifique. Deux fois par jour, l'îlot doublait sa surface élastique, au gré des marées, et Max était incapable de décider s'il le préférait exigu, les rochers battus par la mer, ou vaste, nu, de plages en cailloux couverts d'algues brunes, où bruissait une faune mystérieuse. Il travaillait parfois durement, reclouant les ardoises, renforçant la digue, élaguant les pins, rabotant, sciant, hurlant et transpirant. D'autres jours le laissaient l'âme endormie, l'esprit en vadrouille, scrutant le ciel, la mer, les écueils alentour, jusqu'à s'en user les yeux. Il remarqua qu'il se couchait désormais comme il se levait : avec le soleil. Qu'il ne savait plus quel jour on était, et s'en foutait. Chaque soir, il marquait bien d'une encoche la poutre de la cheminée, mais parfois oubliait. Ou la marquait deux fois. L'un dans l'autre, ça n'avait plus d'importance. Ce qui importait, c'était qu'une minute sereine en suive une autre, qu'un tas de minutes sereines en suive des tas d'autres. C'était sûrement ça, le bonheur. Parce qu'il entendait même ses cheveux repousser.

Il lui fallut un jour partir au ravitaillement. À contrecœur, il se lava, enfila des vêtements propres, prépara une liste, et entama la traversée. Il ne ressentait aucun plaisir à l'idée de revoir des hommes. Cela le désola. Au port, on l'accueillit assez froidement, seule la vieille femme qui le servit tenta de nouer une conversation :

— Bon Dieu ! partez faire le tour du monde dans vot'canot, ou quoi ?

— Non. Je reste juste quelque temps sur une île.

— Comme l'aut'dingue, alors… Celui qui vit près de chez vous, depuis dix ans, seul sur un caillou ! Un gaga. Une fois l'an qu'il vient, et jamais qu'il cause. Et même, il a une drôle de tête, et pas de cou. Un fou, j'vous dis !

Max reprit la mer chargé de victuailles, et de questions. La découverte de ce voisin le dérangeait. Qui était-ce ? Quels drames l'avaient poussé à s'isoler ainsi ? Il coupa court à toutes ses hypothèses après avoir observé aux jumelles la fameuse île, où il découvrit un cabanon de pierre, devant lequel se balançait un vieux zodiac, et même la silhouette d'un homme courbé sur ce

qui semblait être un potager. Max cessa là toute investigation. Seul pour seul. Chacun ses raisons.

Discrètement, l'automne arrivait, les jours rétrécissaient, le ciel grisonnait, jusqu'à laisser tomber des averses encore encadrées d'un bleu éparpillé, qui bientôt disparut.

Tout devint gris, et Max mesura davantage, sous les pluies torrentielles, l'immensité de l'Atlantique, et sa propre petitesse.

Un matin, à l'aurore, alors qu'il dormait bien au chaud roulé dans sa couette, des cris le réveillèrent. Des cris terribles, humains, nombreux, effrayants. Des appels de détresse, lancés en hurlements, aigus, et, les cheveux dressés sur la tête, Max s'assit dans son lit, tétanisé par l'effroi. Des légendes lui revenaient en pagaille, en bribes, des histoires d'Ankou, de marins trépassés, de sirènes malfaisantes. Il était terrorisé. Les cris se transformèrent en plaintes, sans qu'il puisse mettre des mots sur ce qu'il entendait. Des plaintes si poignantes, si déchirantes, qu'elles le forcèrent à se lever. Fébrile, il enfila son jean, ses bottes, son ciré. Il pleuvait, il le savait, de ce crachin silencieux qui trouble les formes, et vous trempe en s'insinuant jusque dans votre corps. Il sortit doucement de la maison, ne vit rien. Se dirigea en tremblant vers l'anse abritée par la digue, où était le bateau, et d'où venaient les cris. Là, dans la mer, des dauphins, plusieurs dauphins le regardaient, suppliants, et il comprit dans un soulagement que c'était eux qui l'avaient appelé. Rien de surnaturel là-dedans, l'un d'entre eux gisait au bord de l'eau, il devait être blessé, ou malade, et leur intelligence les avait poussés à venir chercher de l'aide. Il s'approcha, ému, désemparé, tandis que les plaintes s'apaisaient. Et ce qu'il vit le sidéra.

Ce qu'il avait pris pour un dauphin était un homme, recouvert d'une combinaison de plongée. Un homme sans cou. Son voisin. Max, dans l'urgence, tenta de se remémorer ce qu'il savait sur le sauvetage d'un noyé. Peu. Rien. Il fallait agir vite. L'homme était inconscient. Il le retourna sur le dos, entama le bouche-à-bouche, les massages cardiaques, s'acharnant et luttant, doutant que ses faibles capacités en la matière puissent suffire à ressusciter cet homme-poisson. Pourtant, celui-ci réagit, vomit

de l'eau, s'étouffant et geignant. Max sut qu'il était sauvé quand les dauphins, après maints allers-retours, s'éloignèrent pour de bon. Il porta l'homme jusqu'à la maison, jusqu'au lit. Lui prépara un bouillon. Et faillit lâcher le bol lorsqu'il entendit une voix gutturale prononcer :

— M'avez sauvé. Merci.

Le noyé parlait. Le sauvage fou, l'homme seul depuis dix ans, sur un caillou.

— Pas de quoi. Vous auriez pu vous noyer tranquillement sans vos amis dauphins.

Il lui tendit la soupe.

— C'est pas mes amis. C'est ma famille. J'suis un adopté.

Max pensa qu'effectivement trop de solitude pouvait nuire gravement aux neurones, et qu'il devait être attentif aux prémices du moindre délire, s'il n'était pas trop tard.

— Adopté ?

— Oui. J'étais seul. Ils sont devenus mon monde. Je vis avec eux, je nage, je joue, je pêche, je parle avec eux. J'les aime. Ils m'aiment.

— Vous étiez pourtant à moitié noyé, tout à l'heure…

— C'est un accident. J'ai abusé… Comprenez…

L'homme paraissait gêné. Puis il avoua :

— C'est parce que j'suis amoureux !

Max eut peur d'entendre la suite… Lancé, l'autre continuait :

— Elle est belle. Et attirante. Et drôle. Elle me rend fou. Elle veut pas de moi. Elle m'aime qu'en ami. Elle s'appelle Pia.

— Ah… Et vos « parents » sont d'accord ?

— Non. Ils refusent l'idée qu'on franchisse la barrière des espèces. Ils veulent rien entendre.

— Attendez. Vous m'expliquez que vous parlez avec eux des concepts de frontières, de dépassement, d'amour, d'espèces ?

L'homme le regarda comme s'il avait affaire au dernier des imbéciles.

— Ben pour qui vous les prenez ? C'est des cétacés, on a les mêmes origines, c'est les chemins qu'ont différé. Mais on est tout pareils, à part ça.

Max se servit une tasse de bouillon. Il se sentait passablement perturbé. Il entendait encore les cris déchirants des dauphins, qu'il avait confondus avec des appels humains.

— Comment vous appelez-vous ?

— Mi. Enfin, c'est eux qui m'appellent Mi. C'est plus facile. Je m'appelais Michel.

Le bouillon était chaud. Cela permettait à Max de se donner une contenance, autour du bol. Mi. Pia. Ne pas dépasser les frontières. L'homme se leva, se dirigea vers la porte.

— Mais que faites-vous ? Vous n'allez pas repartir maintenant !

— Si, si, faut que j'rentre.

— Je vais vous raccompagner en bateau.

— Pas la peine. J'irai plus vite avec eux. Vous inquiétez pas. J'ai pas envie de mourir, on a l'habitude de se déplacer comme ça, ajouta-t-il, avec un grand sourire. V'nez voir…

Max suivit Mi jusqu'à la petite plage, et l'entendit émettre deux sons brefs et puissants, qui ramenèrent les dauphins. Après quelques effusions, l'homme plongea parmi eux, et ils disparurent en direction de son île.

Atterré par ce qu'il venait de vivre, Max tentait avec peine de remettre ses idées en ordre. Ou c'était une hallucination, et il devenait fou, ou c'était réel, et là, c'était le monde qui était fou de n'avoir pas encore découvert l'existence de cette porte entre les espèces, de cette brèche magnifique. Mi parlait le langage dauphin. Après tout, certains dauphins, que l'on nommait ambassadeurs, vivaient seuls en recherchant la compagnie des humains. L'inverse devait exister. Ce n'était pas pour autant que l'on organiserait demain des colloques pour philosopher avec les animaux. Au fil des jours, Max se calma, relativisa l'événement, et se persuada que Mi était un peu dérangé, à force de solitude. Pas de quoi révolutionner la planète.

Un après-midi, alors qu'il nettoyait des moules assis sur un rocher, il vit un vieux zodiac arriver vers lui, escorté d'ailerons, et le visage hilare de Mi qui lança :

— Ils veulent te connaître. J'ai apporté une tenue de plongée.

Max sentit son cœur battre la chamade.

— Eh ben !... Je n'avais pas prévu aller me baigner aujourd'hui... Elle est fraîche...

— Allez, protesta Mi, en jetant le matériel sur la plage. C'est pas tous les jours qu'on peut discuter avec des dauphins. Viens, ou tu le regretteras.

— Je n'ai pas de don particulier pour les langues étrangères.

— Je traduirai. Ils seront déçus si tu refuses. T'as pas le droit. Ils parlent que d'ça depuis plusieurs jours. Et aujourd'hui la mer est calme, il fait beau, c'est le moment. Viens.

Max, en se traitant de tous les noms, finit par obtempérer, et enfila la combinaison. Il aurait voulu être à mille lieues de là. Trop d'inconnu. Trop de peur. Et s'ils ne l'aimaient pas, ces dauphins plus grands que lui, s'ils le jugeaient antipathique, ou ridicule, et décidaient de l'envoyer *ad patres* d'un coup de queue ou de tête bien placé ? Et si une jouvencelle tombait illico sous son charme quadragénaire, et l'entraînait dans des ébats trop aquatiques ? Mi avait bien failli y laisser la peau... L'esprit en panique, il obéissait aux ordres, et finit par entrer dans l'eau jusqu'au cou. Il crut mourir de peur lorsqu'un des animaux surgit à un mètre devant lui, se tenant debout, lui présentant son ventre en souriant, durant de longs instants. L'éternité. Mi expliqua :

— C'est un signe d'amitié. Caresse-le.

Max avança le bras et toucha l'animal. Le contact était fabuleux. À la fois tendue et lisse, la peau était d'une douceur souple qui appelait la main. Le dauphin se jeta en arrière et enchaîna une série de sauts et d'arabesques, pour prouver son plaisir. Une dizaine d'individus les entourait, et bientôt des cris retentirent. Mi gronda.

— Parlez pas tous en même temps !

Les questions fusaient et Max répondait en cascade à ce drôle d'interview, tandis que Mi traduisait. Pourquoi vivait-il seul, aimait-il manger des sardines, quelle vision avait-il d'eux, des marinariums, acceptait-il de venir nager au large ? Il accepta.

Il se sentit soulevé sous les bras, sous le ventre, la vitesse s'accrut, il volait au ras de l'eau, fermement soutenu, un rire

monta du fond de lui, un rire oublié, et Max sut qu'il n'avait vécu que pour cet instant partagé, cet échange vrai. Celui qu'il n'avait jamais su trouver chez ses semblables.

J'ai rencontré Max au Québec, où il vivait sur un voilier. Il m'a raconté son histoire, avec une sincérité et un sérieux tels que jamais je ne la mettrai en doute. Il était obnubilé par une question lancinante qui le hantait : détenait-il la clef d'un monde nouveau, heureux, sage comme les dauphins, ou celle de leur asservissement éternel à l'homme ? Il y pensait à chaque seconde. Sa confession ne fut pas une délivrance pour lui, juste un fardeau pour moi. Il y avait un homme sur cette terre qui parlait la langue des dauphins. Qui s'appelait Mi. Qui était vivant. Et je savais où.